

# Les Laboureurs

Extraits du Barzaz Breiz

Théodore Hersart De La Villemarqué

La classe des paysans bretons, qui nous intéressent spécialement ici, se divise en pauvres, fermiers, domaniers et propriétaires. Le pauvre (nous en avons déjà parlé) n'est point, en Bretagne, le rebut de la société ; il est aimé, estimé, honoré de tous. On sait que ses haillons peuvent se changer un jour en vêtements de gloire. Il habite une cabane couverte en genêts ; il n'a qu'un verger ou courtil, dans lequel croît le chanvre dont il s'habille et l'herbe dont se nourrit sa vache, qui partage avec lui son toit ; il mendie, devenu vieux, et travaille lorsqu'il est jeune. Le fermier, comme partout ailleurs, laboure les terres de son maître ; le domanier en a l'usufruit, mais non pas la propriété ; les édifices seuls lui appartiennent, et lui peuvent être remboursés par congément. Quelquefois, il achète son domaine, qu'il ne croit jamais payer trop cher si c'est le lieu de sa naissance, et il entre dans la classe des propriétaires, classe peu nombreuse, plus indépendante, et qui forme, dans la chaîne sociale, l'anneau qui lie le paysan au bourgeois.

Il est triste de songer qu'à une époque où l'on parle tant d'améliorer le sort du peuple, on ait si peu fait dans l'intérêt des classes pauvres des campagnes bretonnes ; elles sont peu à craindre, il est vrai, car elles sont chrétiennes, et, tandis qu'ailleurs le paysan incrédule maudit la terre qu'il travaille et le maître qu'il faut payer, l'agriculteur breton, levant les yeux au ciel et voyant briller l'immortelle aurore, chante la touchante complainte que voici :

Approchez tous, Bretons, pour écouter un chant qui a été nouvellement composé sur la vie du laboureur ; une vie dure et pénible ; repos ni jour ni nuit ! Mais il la prend en patience, pour mériter le paradis.

Le laboureur travaille sous tous les temps, aussi bien sous le froid que sous le chaud du jour ; qu'il neige, qu'il grêle, qu'il tonne, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il gèle, qu'il glace, vous le trouverez dans son champs, travaillant, courbé en deux plis.

Le laboureur est vêtu le plus souvent de toile ; il n'est pas beau sur la semaine, comme les bourgeois ; ses habits sont chiffonnés, tout souillés par la terre ; les gens de la ville, qui pourtant ont besoin de lui, crachent de dégoût à sa vue.

Il y a une grande différence entre l'état du pauvre laboureur et l'état des habitants des villes : ceux-ci se nourrissent de viande, de poisson, de pain blanc, chaque jour ; le laboureur, lui, de bouillie, de pain sec et d'eau chaude.

Le laboureur doit payer, payer en tout temps, payer au roi, par an, trois ou quatre sortes d'impôts ; puis, quand il lui faut payer son maître, si l'argent n'est pas prêt, on fait bon marché de son bien, ici le chagrin !

Il a, en outre, à payer divers droits au recteur ; la coutume le veut, c'est juste ; à donner leur quête aux prêtres, l'aumône aux pauvres ; et, pour qu'ils ne lui manquent point, leurs gages à ses serviteurs.

Après tout cela, le laboureur sera accusé, il sera grugé avidement par les hommes de loi, dépouillé de son peu de bien ; et, en voyant piller sa fortune, il n'aura rien à dire.

Et s'il vient à compter son argent quelquefois, l'argent qu'il a amassé avec tant de peine, les citadins rient et le huent, et, s'ils le peuvent, ils le lui prennent en se moquant de lui.

Enfin, quelque part qu'il aille, on dit du mal du laboureur ; bien des gens le méprisent ; et pourtant, si l'on voulait bien y réfléchir, c'est le bras du laboureur qui fait vivre le monde entier.

Telle est notre vie, hélas ! Notre très dure vie ; notre sort misérable, notre étoile funeste, notre état bien pénible ; repos ni jour ni nuit ! Mais prenons-le en patience pour mériter le paradis.

## Notes

De cette peinture naïve que le paysan breton a faite de ses misères, au dix-septième siècle, et qui est toujours vraie, on peut s'empêcher de rapprocher le célèbre tableau qu'a tracé la Bruyère du paysan français, à la même époque ; quoique reproduit bien souvent, il a ici sa place marquée :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds ils montrent une face humaine : et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé ».

Quand le grand moraliste représente ainsi, non sans compassion, cette espèce d'animaux de son pays, comment aurait-il peint ceux du même genre répandus dans les campagnes bretonnes ? Et cependant il se fût trompé ; là où il n'eût plus vu même des hommes, il y avait des chrétiens, et ils lui eussent offert le type de la plus adorable résignation. Le paysan breton porte cette vertu partout ; elle se montre dans toutes les circonstances de sa vie. Sa chaumière est-elle la proie des flammes ? Il ne pleure point, il n'éclate point en cris, il ne maudit personne ; il incline la tête et dit tristement comme Job : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Puis, quand il ne reste plus de sa cabane que les quatre murs, il va mendier de porte en porte, en chantant parfois lui-même son malheur, quelque argent pour la rebâtir. Cette résignation le suit jusqu'au lit de mort ; il quitte sans regret une vie misérable qu'il a prise en patience pour mériter le ciel.